

« Atelier poésie »  
atelier animé par Alain Borer

2024



## PRÉFACE

### Sortir du labyrinthe

« *Il faut savoir  
caresser le rien* »  
Guillevic<sup>1</sup>

Il était en Chine, au temps de Charlemagne, un jardin secret entouré de hauts murs percés d'une porte étroite<sup>2</sup> : seuls quelques lettrés pouvaient la franchir. Au centre s'étendait un labyrinthe : qui trouvait son chemin y découvrait la Sagesse. En ce paradis régnaient des poèmes très anciens, calligraphiés en signes prétendus d'essence divine ;

en d'autres cultures et d'autres époques encore la « poésie » fut représentée comme ce lieu difficile d'accès en son centre et réservé, par conséquent, à « l'élite » ou aux initiés, c'est à cela qu'il faut prendre garde : que le labyrinthe se trouve au centre, entouré des clameurs de la poésie populaire que l'on entend à l'extérieur des murailles : car si l'on trouve la clé de la porte étroite, il manque toujours celle du labyrinthe.

Quiconque, dès lors, chercherait encore une définition de « la poésie » s'égarerait à nouveau dans un labyrinthe, celui d'Ispahan cette fois, comme fit Roger Caillois lors d'un cauchemar réel, de type kafkaïen, désespérant mais (ou donc) proche du comique, qu'il rapporte dans ses *Impostures de la poésie* :

---

1. Guillevic, *Motifs*, Gallimard, 1987.

2. Hsüeh T'ao, *Un torrent de montagne*, traduit du chinois et présenté par Pierre Lorrain et Zhu Jie, Orphée La Différence, 1992.

« J'errai sans fin dans les galeries. Je cherchais l'issue du labyrinthe, effrayé de me retrouver chaque fois au même point [...]; chaque portail que j'ouvrais donnait sur un lieu de culte, et je me retirais précipitamment devant le courroux immobile d'hommes en prières. J'ai pensé, poursuit Caillois, que je ne connaissais pas de cauchemar plus caractéristique que celui-là, qui n'en est pas un<sup>3</sup> » ;

On retrouve en tout temps cette « dissidence ancienne entre poésie et philosophie » dont parle Platon en personne<sup>4</sup>, et que médite Boèce au VI<sup>e</sup> siècle dans sa cellule, chassant les muses de sa prison et s'adonnant à la *Consolation de la philosophie*<sup>5</sup> avant d'être livré au bourreau de Théodoric... La « poésie » est peut-être impensable; en tout cas, « cela » reste impensé :

ayant pour notre part reconnu, comme l'ont démontré *toutes* les avant-gardes successives, l'épuisement total de toutes les conventions formelles qui ont cru pouvoir définir la « poésie », jusqu'à celles du « vers libre »<sup>6</sup> que nous pratiquons sans cette illusion; puis ayant repris patiemment l'examen des *formes de signification*, nous avançons dans cette nouvelle certitude: non pas celle selon laquelle la « poésie » aurait disparu, mais au contraire la découverte de ce phénomène du Symbolique: la « Poésie » existe.

« Elle », ou *cela, hoc* que saint Thomas désigne d'un doigt dubitatif, en pointant au ciel quelque béance, est ce phénomène du Symbolique (dans toutes les médiations, à l'exclusion de la musique et de la peinture abstraite, qui cherchent ailleurs la question du Sens) qui se manifeste en un trope sémantique particulier, le *noème* (la *pensée* en grec): cette forme de signification caractérise seule *cela que* l'on a, en toutes langues

---

3. Alain Bosquet, *Roger Caillois, poète d'aujourd'hui*, Seghers, p. 86.

4. Platon, *République*, X, 606-607.

5. Boèce, *Consolation de la philosophie*, traduction C. Lazam, Rivages, 1989, p. 45-49.

6. Voir « L'atelier libre du vers », préface au livret de l'Atelier de poésie NRF 2020, site [www.alainborer.fr](http://www.alainborer.fr) = « Poématique », paru dans *Po&sie* n° 188, Belin, 2024.

et cultures et à toutes époques, appelé « poésie ». Il est la preuve que la Poésie existe (on la disait explosée) : il y a poème quand il y a *noème*. Connaissez-vous rien de plus précieux ? Tel est le trésor que l'on recherche en tout temps (la versification fut un piège à noèmes, mais elle a tourné en crème, comme tous les procédés).

Ainsi s'avancent, dans leur talent singulier, des voix nouvelles qui auront réfléchi à la notion de *transport* (Olivier Bensa, Béatrice Thiriet, musiciens eux-mêmes), à la question décisive de l'enjambement (Marc de La Rivière), à celle du cri (Pauline Korman), de la traduction (Axel Wiegandt), des formes heuristiques (Lalla Ghita Laissaoui) ou de l'altérité dans l'intériorité (Rébecca Hazan-Nahmani), tous ensemble, en langue de savoir ou de saveur (Brigitte Cottaz) inoubliablement, en même quête du noème :

ce trope (telle était d'ailleurs la condition d'une définition de la poésie que cherchait Meschonnic : qu'elle fût un *signe*) se caractérise par cinq propriétés : la première, sémantique, l'identifie par *un oxymoron dont la partie obscure est éclairante*. La seconde tient d'être imprévisible : je peux toujours dire *je vais écrire un poème* (ce qui ne présente strictement *aucune* signification objective), mais on ne peut pas dire *je vais écrire un noème*. Et la cinquième étant que cette propriété du Symbolique est d'ordre ontologique : *l'obscur à dire* dont parle Celan éclaire notre nuit fondamentale, que présupposent les *fusées de Baudelaire* ; telle est la dimension par laquelle le trésor noème est le trésor introuvable et inépuisable de l'humanité.

### *La preuve par le pire*

Le philosophe Theodor Adorno a retenu l'attention en affirmant que la « poésie » (sans guillemets, car les philosophes ont trouvé plus simple de ne douter ni de son existence ni de son essence...)

était impossible, « impensable »<sup>7</sup>, sinon même « barbare » après le désastre absolu d'Auschwitz.

Quelle conception de la « poésie » soutient cette affirmation, nul ne pourrait le dire : Adorno, qui transformait abusivement les « textes poétiques » en objets de démonstrations sociologiques, pour qui telle idée était petite-bourgeoise, telle autre réactionnaire (avec ce genre de considération : « Valéry est à droite de Baudelaire<sup>8</sup> »), ne considérerait jamais que la plus plate horizontalité : ce qu'il appelle « textes poétiques » dont il ne donne nulle part la moindre définition revient probablement à ce qu'il eût appelé platonisme bourgeois... :

on comprend aisément que dans le Réel absolu, c'est-à-dire quand le Réel coïncide avec l'horreur, quelle que soit la définition de la « poésie », le langage même est invalide et impuissant. *On n'est pas poète en enfer*, dit un brouillon d'*Une saison en enfer*.

Or, des témoignages factuels, tout d'abord, venus des camps d'extermination, apportent une réponse exceptionnelle et édifiante sur l'importance de la « poésie », « *impensable* » non pas avant mais après coup... : écoutons plutôt ce prisonnier qui traduit l'*Énéide* de tête ; ce peintre, Zoran Music, pour qui « savoir un poème par cœur met à l'abri du désastre<sup>9</sup> » ; retenons le témoignage

---

7. « Étant donné les expériences historiques, dès avant Auschwitz, attribuer à l'être un sens positif quel qu'il soit était un pur mensonge » (*Ästhetische Theorie*, Francfort/Main, 1973, p. 229). Après Auschwitz, la perte de sens est totale : « Paralysée, la faculté métaphysique l'est parce que ce qui advint détruisit pour la pensée métaphysique spéculative la base de sa possible réconciliation avec l'expérience » (*Dialectique négative*, Payot & Rivages, 2001, p. 347-348).

8. Theodor Adorno, « Discours sur la poésie lyrique et la société », dans *Notes sur la littérature*, Flammarion, 1984.

9. Jean Clair, La Barbarie ordinaire, *Music à Dachau*, Gallimard, 2001, p. 105-106 : « Cependant la mémoire et la culture, qui sont à peu près synonymes, jouèrent, on le sait, un rôle majeur dans le destin des déportés. Qui se souvenait pouvait espérer survivre. Qui conservait en soi une trace du monde cultivé pouvait encore espérer résister à la mort. Ce que l'on garde en tête est le seul bien que la barbarie ne puisse vous ôter. C'est le dernier trait d'identité quand tout vous a été retiré, jusqu'à votre identité même. Savoir un poème par cœur vous met à l'abri du désastre. »

de Jorge Semprun<sup>10</sup> qui, prisonnier à Buchenwald (1940-45), se rappelait ses visites dominicales à Maurice Halbwachs, son ancien professeur en Sorbonne, à l'extrémité de la vie dans la puanteur du block 56 réservé aux invalides : désespéré, puis obéissant à une intuition, Jorge Semprun lui récita *Le Voyage* de Baudelaire :

*Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !  
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !*

À ces vers, il distingua sur les lèvres de celui qui s'en allait un frémissement : « Il souriait, mourant, son regard sur moi, fraternel. » Ce ne sont plus les analogies et différences avec la religion ou le religieux qui importent ici — la « poésie » est la religion qu'elle n'est pas, d'être *reliance*. De même, et non moins bouleversant, Primo Lévi, récitant aux prisonniers du Lager *L'Enfer* de Dante (le discours d'Ulysse, qui clôt le chant XXVI), révèle à quel point il leur apportait un éclair d'humanité, le souvenir de la liberté, de « la haute mer ouverte ». En un mot : plus monte la barbarie, plus essentielle apparaît la « poésie ».

Alain Borer

---

10. Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994, p. 156.





LA BÉCASSE

Effrayé  
l'oiseau s'enfuit  
puis il se perche  
l'homme le tue  
le chien le cherche

ensanglanté  
dans la besace  
les yeux fermés  
l'oiseau sourit

l'homme est heureux  
c'est une bécasse  
il est midi

## AGEN

Maisons basses couleur de craie  
volets bleu pâle  
le ciel aussi  
des rosiers percent le ciment  
rasent et parfument les murs blancs

Agen m'apaise

c'est une longue corbeille fleurie  
avec des croix de toutes les tailles  
ombres chinoises ombres en bataille  
qui nous dessinent parfaitement  
dans un ciel gris  
des doigts de pied en éventail

Agen m'attend

## LA MAISON RECTANGULAIRE

En hiver  
éveillé  
je fais souvent ce rêve  
celui d'une maison  
longue  
nue  
rectangulaire

et devant  
juste un pré  
très finement givré

je n'aurais presque rien

pour écrire ma musique  
du papier  
un crayon

d'un côté la mine et de l'autre la gomme

et c'est ainsi  
dans cette maison  
longue  
nue  
rectangulaire  
que je serais enfin le plus heureux des hommes

## LA MOUCHE

La mouche était inquiète approchant du chambranle  
elle tournait en rond et son vol était lourd  
dans la grange aux fleurs sèches de loin la plus grande  
où j'aimais bien aller une ou deux fois par jour

J'y allais toujours seul allez savoir pourquoi  
mon père en complet gris couperose et moustache  
me suivait ce jour-là silencieux pas à pas  
dans les parfums de thym et de fleurs de bourrache

J'avais beau l'admirer la bestiole vibrante  
toute de fer luisant rutilant lumineux  
mais le son de son vol sans nuance attirante  
me mettait mal à l'aise et m'irritait un peu

La mouche volait bas comme un gros Canadair  
elle choisit le thym pour tenter d'atterrir  
quatre pattes posées les deux autres en l'air  
j'étais heureux pour elle et fus pris d'un fou rire

Mais tu t'es approché supérieur impérial  
et tu l'as massacrée du bout de ton stylo  
je te savais cruel colérique et brutal  
et je t'ai détesté vieux chasseur vieux salaud

## LE LAC

Ne sais pas naviguer  
ni définir un cap  
je voudrais faire naufrage  
sur les frissons d'un lac

## COMA

Ce doux réveil après coma  
fut une deuxième naissance

mais cette fois j'en étais maître

car il est vrai que ce jour-là  
j'avais d'abord voulu mourir

avant de décider de naître

## VALLAURIS

J'étais à Vallauris  
pour apprendre à tourner  
la terre d'un potier  
du nom de Jean Rivier

à sept ans peut-être six  
je tournais avec les pieds  
un plateau de châtaignier  
qui pivotait sur sa vis

sous mes deux mains mouillées  
la terre parfumée  
véritable délice  
montait et virevoltait  
partout dans l'atelier

nous avions un ami  
un peintre céramiste  
Rivier parlait de lui  
comme d'un grand artiste

parfois il arrivait  
qu'il entre sans frapper  
*eh! Jean! je te dérange?*  
*je viens boire un café*

je me précipitais  
pour faire chauffer de l'eau !

Rivier était aux anges  
de loin je l'entendais  
*salut Pablo!*

LE PAPILLON DE NUIT

La nuit  
c'est la lune qui le guide  
le jour il se cache

être lui



L'oiseau  
fend les pages du ciel  
bec de céramique  
coupe-papier

l'oiseau se pose sur le fil  
de son vol  
jet d'encre dans le bleu

cascade entre les insectes assassinés  
se fige  
horizon vertical

fond sur l'eau  
qu'il découpe comme un diamant la vitre  
parmi les flèches en fuite  
de tous les poissons

l'oiseau crie dans l'azur  
vers l'oiselle  
son émeraude femelle

un oiseau  
cil en ciel

## DERVICHE

Elle danse dansait  
tulipe en feu au centre plein de la coupole

Elle entrait en rotation  
autour de l'axe de la Terre  
au point de jonction des murs et des rues  
des rives et des rêves  
des continents conquérants et des larmes vaincues

Le bras ouest déposait sa prière au sol  
tandis que l'oriental caressait le ciel  
Elle ancrant la pointe du chausson noir  
dans la cible du cœur

Elle était l'arc et l'archet  
deux ailes d'un oiseau spiralant autour de son bec  
C'était le baiser le plus têtue, le plus ténue  
dans la plus retenue des transes

Elle horlogeait le temps des musiciens  
tango coranique, tête penchée sur l'épaule  
de l'invisible qui la portait

Elle dansait dans la tête des enfants qui se balancent  
le Livre entre les mains  
salivant un à un ses versets  
à la table des bénédictions

Jeune page, elle déroulait sa robe verte de derviche  
et les pages et le retour du rouleau et la houle

que font sur les eaux du Bosphore  
les reflets emmêlés des mosquées bleues, des mosquées blanches  
et des cargos étalant là leur goudron

Elle berçait le secret  
d'un dieu inscrit dans son pas  
compas du monde

Elle écrivait récrivait sur le pavé de cette gare  
le son et la signature du poème  
antérieur au silence.

## L'ÎLE

Ce fut l'île  
sol à venir qui est sable  
matière d'eau de terre  
poterie en pleins vents  
souffle d'autre-mer

Île frangée de cils de sel et d'ailes rondes  
est-elle  
lue depuis les yeux des oiseaux  
mauves blanches ibis noirs frégates noires grèbes plongeurs  
ou cyclone lent descendant  
sur des cyclades d'îlets

puis yoles puis île repliée sur son épaule  
petite bête posée sur l'émeraude  
l'âme rôde  
démessurée depuis que furent depuis  
que fuirent les marcheurs  
qui marbrent courent encore vers les forêts marron  
retour des jambes coupées

Chroniqueur tu lis  
dans la voilure des voyelles  
une langue neuve rassemblant tous les cris

Et voici l'arbre et l'arbre et là-bas l'arbre est  
racine échasse mangrove en marche  
entre les pages des palmiers plumeux

l'île à lire

quand la mer métalle sous ce bleu neuf qu'elle invente  
lyre turquoise  
Il est d'ici  
l'ici  
enchâssé dans le chaos des houles  
comme un poème ensilencié

Voici le filet  
lancé au jeu de chance par-dessus ses rives par-dessus  
les ravins de mer  
et la ligne orange la grande clef des eaux  
avalant le sable granit et mémoire du sel  
portulan de peuples oubliés  
musée d'argile  
l'île

et chaque cocotier se penche vers son ombre  
et puis retombe où elle descend

Que ce lieu tienne lieu  
de vie et chambre d'aube sous le vent  
car toujours va le vent par la parole  
chemin du rire  
rive du rêve

C'étaient de grands sous-bois  
cerclés de tous les âges de l'horizon  
de portes d'ombrages  
lorsque la jeune pousse du monde fut sabrée de roulaisons

Où sont allés les chroniqueurs de paysages  
ils ne voyaient qu'éclats de paradis dans l'ici d'esclavage

beauté en alerte beauté pure perte  
d'un rocher sombrant dans l'azur

Ce sont murmures  
s'échappant de toutes les écorces  
des mornes couchées  
des yeux noirs diamants posés dans l'air  
C'est le crâne et sa pensée nègre  
qui souffle quand rêvent les esprits  
stèles des cendres qu'on vit descendre  
sur ils

On se jetait alors dans l'en-dehors  
dans la brûlure du bleu.

## KADDISH

Voici des cris, des peurs, des corps comme des branches  
et puis voici la foi d'un peuple élu par Vous  
Laissez-le reposer dedans vos deux mains blanches  
et qu'à ses yeux éteints, l'humble présent soit Vous

Voici l'ange vainqueur qui leur blessa la hanche  
tandis que les gardiens les jetaient dans des trous  
Qu'il ne recouvre pas dessous ses ailes blanches  
la prière des morts, le lourd sommeil de Vous

Voici appris par cœur des psaumes sous les planches  
et puis voici le chant qui tomba sous les coups  
Ne le relevez pas comme on relève un ange  
la cendre est un encens qui descend jusqu'à Vous

Voici décrits, Seigneur, les deuils et les vies blanches  
Et puis voici le sang et les cailloux sur Vous  
Que votre jeune main, en ce premier Dimanche  
Inscrive sur leurs fronts leurs noms, connus de Vous.





BÉNÉDICTIONS CACHÉES

Nous sommes debout l'une en face de l'autre : moi sur ma terre et elle, dans son ciel...

Où elle vit désormais, au-delà de ce monde.

Nous comprendre, là? ... Il a fallu que sa mort l'emporte.

Séparées, ma mère et moi, pour enfin nous parler;  
parfois elle passe me voir comme ce matin : lever un peu le voile de mon avenir.

Elle irradie doucement ce vendredi où tranquille, elle égrène ses prédictions.

Je vais me laisser surprendre?!

J'adapte mon souffle au rythme lent de ses paroles, que mon cerveau perçoit..., déchiffre.

J'entre dans sa bulle : son sourire m'accueille, m'emmène vers sa Lumière.

Intime, calme. L'annonce – qu'elle vient partager avec moi – se pose doucement entre nous comme un objet d'étude pour elle ; une invitation pour moi.

Je bois ses paroles... d'anciennes blessures. Je n'en reviens pas : nous voilà assises à la même table, confiantes!

Légère, elle évoque l'avenir.

Des sanglots... à la gorge ; ma joie les tient à distance... étrange!

Croisée des chemins, refuge, bémol... de vieilles histoires.

–... tu n'as rien dit... je n'ai rien vu .. tu vas rencontrer et aimer. Un bel avenir, tu sais...

–... sur cette terre, à « mille milles » l'une de l'autre. Séparées par la mort, on se parle... Mère et fille... fil d'amour ressurgi, j'entends ses espoirs ...«face à ce qui m'attend », dit-elle.

Toi, Bienveillant ! Deux âmes vibrant et un seul rêve, qui sait ?  
Chacune dans son monde... ;  
tu cousais les morceaux de toutes formes et de toutes les couleurs.  
Viens-tu réaccorder nos souffles ?  
Et nos âmes ?

Personne ne sait ? Je le vis, c'est tout... J'essaie seulement... !  
Et toi ? Est-ce le moment de voir ces mondes étranges surgir à nos  
côtés ? Où sont allés nos disparus ?  
Viennent-ils parfois frapper à notre porte ?

## GRAND-PÈRE

Grand-père mauve & bleu  
une aube noire l'habille  
front dénudé  
sourire & fulgurance

Assis sur ce lit  
matelas recouvert de coutil rayé  
un festival de couvertures  
pliées empilées  
mur pour les heures de froidure

Au-dessus du lit une lucarne  
s'échappe vers les Cieux  
& une veilleuse  
nuit & jour allumée brille

Vaste chambre  
deux fenêtres s'ouvrent sur le patio  
divans en U longent les murs  
mon lit des vacances s'appuie  
sur la pendule ventrue  
près de l'armoire aux secrets

et tes livres  
cachés dans des recoins de bois bleu  
fermés sur tes trésors :

*Les lettres hébraïques*

toi seul connais l'ordre des manuscrits  
leur litanie  
égrène tes heures & tes nuits

son corps se balance  
mélopée, textes murmurés ;  
ses yeux, ses lèvres

disent la vie la ferveur

en tailleur assis  
je vois ton ombre sur le livre

*J'écoute l'humanité*

tu me souffles les mots qui font renaître

– et ton âme et ton âme  
n'oublie pas !

– si je t'oublie grand-père...

## BRIBES & ÉVOCATION

Ima Ribka  
je ne t'ai pas connue  
et je porte ton nom.

Dans ces bribes pourrais-je te retrouver ?

ton portrait trône au salon  
tes fils d'or  
nous entourent

le chatoiement des franges de ton châle  
couronne ta tête  
le crêpe de ton corsage  
se ferme sur des boutons de soie

assise sur ton fauteuil  
ta jupe de velours fleuri s'évase  
et sous les plis de l'ourlet  
scintille  
ton soulier d'or brodé

Un jour d'escapade  
sur le massif  
du Mont-Blanc  
j'ai senti ta main  
sur mon front

Bénédictio

\*

ce prénom t'auréole  
et nous unit

il évoque Rivka  
notre matriarche

mère de Jacob-Israël  
sa voix clairvoyante

parle à mon âme...

ta lumière  
guide les peuples  
reviennent l'harmonie  
et les regards fraternels

*Oublie Babel*

La Terre attend  
voilà les Temps  
lait et miel

Grand-Mère ! Que feras-tu des secrets  
du messie  
les confierais-tu  
à ta petite-fille

traverserais-tu nos mondes reliés  
battements de cœur  
chuchotements et écoute...  
Elle, murmures d'ailes  
souffle du shofar  
Un nouveau monde éclôt

## AU CREUX DES MERS & DES CIEUX

Funambule des fonds marins  
hélice, force vive  
rouleaux là-haut écume  
l'ouragan vert enjambe les nuées

dessous, la nacre ouvre la route  
scintille la langue océane

*Jonchée de coquillages;*

la lumière disparaît

ici à l'abri  
le fœtus ondoie  
brille la peau de la mère  
je fus un point dans les courants;  
ce oui, où les poissons  
respirent de toutes leurs ouïes  
les yeux ouverts,  
amour enfoui.

Le don de la vie

et ce mur sur la Terre ferme !

*Quand est-elle apparue cette inconnue?*

Tu étais une fille, tu voulais une petite fille  
je suis venue.

Nuit d'Éveil  
secret scellé.

« Car père et mère m'ont laissé là... » (Ps 27/10). « Espère vers l'Éternel » (Ps.27/14).

## UNE RUMEUR

Une rumeur ?  
le vieux tiroir

- la porte ?
- elle ne grince pas

une boîte écoute  
ces plaintes l'hiver  
le vent doux l'été

*cette rumeur*  
*où nous pousse-t-elle ?...*

spirales...  
arrivée à la jetée  
tu as trouvé une clef

*une ombre*

file Ariane !  
labyrinthes criards  
sopirs  
vois-là  
le bois de la boîte  
lisse et noueux

voyageur pressé  
ces échardes  
ces plaies

t'as vu le fond de  
la boîte  
aboutée  
pour l'éternité



dans tes valises  
silence de la parole,  
souffle et feu

sans un adieu...

*Inconnu...*  
ce frère disparu.



CORPS

Bruit  
Partout le bruit  
Trop  
Trop partout  
Et nouveau  
Gens partout  
Qui courent  
Partout qui s'agitent  
Pourquoi  
Encore du bruit  
Qui déchire le quotidien  
Qui déchire les vies tranquilles  
J'ai cru le ciel capable de tomber  
Oui j'ai cru ça  
Gravats  
Cris  
Poussière  
J'ai vu des vies être démolies  
Comme les bâtiments  
Les parents hurlent  
Les enfants pleurent  
C'est la course dans tous les sens  
Dans tous les sens  
Parce que ce qui est en train d'arriver  
N'en a aucun  
On se regarde  
On ne comprend rien  
Les corps chutent des fenêtres  
On mange la poussière qui monte  
Des bâtiments et des vies détruites  
Je découvre l'horreur  
Pour la première fois  
Je découvre la mort  
Pour la première fois

Dans cette poussière

Je vois les corps  
Ensevelis  
Sous les décombres  
Sous les débris

J'entends la respiration courte  
De ceux qui pensent survivre  
De ceux qui espèrent  
De ceux qui expirent

J'entends le râle  
De la mère qui perd son enfant  
Le tenant dans ses bras épuisés

Je pense aux visages éclatés  
Par les impacts  
Sur lesquels on n'arrivera plus à mettre de prénom  
Ceux-là ne seront pas identifiés  
À la limite selon le temps  
On essayera ensuite de trouver  
Canine ou molaire  
Peu importe  
Pourvu que

Ces corps  
Qui ont été frères, sœurs, maris, femmes, amis ou familles  
Et dont il ne reste rien  
En quelques secondes

Cette jambe  
Cette main  
Ce pied  
Qui ont été retrouvés  
Loin du tout auquel ils étaient attachés

Je suis ce corps par la guerre mutilé

Je suis ce corps qui n'a plus d'ombre

Ces corps qui se sont battus et qui ont péri

Je pense à ces corps qui ne combattaient rien  
Parce qu'ils n'avaient rien à combattre  
Et qui ont péri quand même

## MATIN

Effleurant une barbe à papa  
Tes mains dans mes cheveux  
Sourire à l'aurore  
Mes joues empruntent quelques couleurs au soleil  
Tu m'as prise là  
Comme on prend son bonheur  
Par pur plaisir  
Nos corps, nos doigts, nos langues et nos mots emmêlés  
Nous avons souri et dit merci  
À quoi je ne sais pas  
Mais nous l'avons dit  
Simplement dit  
Juste comme ça

## VARIATIONS

Je ne suis ni ombre ni murmure  
Je ne fais ni vague ni peur  
Je ne vois ni angoisse ni calcul  
Je ne touche ni plaie ni douleur

Je ne suis ni plaie ni douleur  
Je ne fais ni ombre ni murmure  
Je ne vois ni vague ni peur  
Je ne touche ni angoisse ni calcul

Je ne suis ni angoisse ni calcul  
Je ne fais ni plaie ni douleur  
Je ne vois ni ombre ni murmure  
Je ne touche ni vague ni peur

Je ne suis ni vague ni peur  
Je ne fais ni angoisse ni calcul  
Je ne vois ni plaie ni douleur  
Je ne touche ni ombre ni murmure

## AIR

Je t'ai vu loin de moi  
Aussi loin que peuvent l'être deux oiseaux égarés  
Inséparables et malheureux  
Malheureux parce que séparés

## NADA

Sur ton visage mes mains  
Dans tes mains nos souvenirs  
Tu es parti  
Je n'ai plus rien

## DURE

Pour trouver l'inspiration  
Il me faut ruminer  
Pensées et stylo

## FUTUR

Notre langue  
La française  
Est sens dessus dessous

## SIMPLE

Ceci est un poème





L'ART DU COMMENCEMENT

Ainsi je débute mon verbe, les yeux levés à lui,  
En-tête superbe : Moi je dis merci !  
À l'arbre abattu pour sortir ce livre,  
À la main tenue pour maintenir la page,  
Aux idées qui me guettent par âge,  
quelque part aux parages.  
Moi je dis merci !  
À l'air frappé pour décrire plage,  
À l'œil ouvert pour lire, avec rage,  
à livre ouvert, ciel ouvrit.  
Moi je dis merci !  
Au temps pour son temps et ses hasards,  
Aux lits de pierre pour l'inspi,  
y dorment les artistes.  
Moi je dis merci !  
À la flore, la faune, et les plats du midi,  
À la table qui nourrit mon esprit,  
Au faux plafond qui me tient la lumière la nuit,  
Moi je dis du fond merci !  
Aux lettres de l'alphabet, aux mots et aux racines,  
À la langue française de Racine qui, même si  
ne m'est pas maternelle, m'adopte ici.  
Moi je dis mille et un merci !  
À l'alarme qui me rappelle à l'écriture et à la vie,  
Au bruit du moteur qui me dit que mes sens sont précis.  
Moi je le répète  
Je dis Dieu merci, et je remercie, et si je m'ère merci !  
Car un homme qui  
ne connaît pas ses privilèges  
les a-t-il dans ce cas-ci ?

## L'ESPERLUETTE

Frisson des fragiles I et L,  
faibles bâtons se tenant seuls.  
Tandis qu'il y a esperluette,  
qui se sert, elle-même.  
Je la dessine muette,  
forme liante et tordue,  
d'un E à un T.  
À vue d'œil deux I noués,  
unis, ensemble, résistants,  
deux-en-un incassables bâtons.  
& l'union, & fait la force,  
& la fusion, qui prolonge & qui amorce.  
Dans la solidarité, les I  
y tiennent face aux écorces.  
& pour le lien & pour la compréhension,  
& pour le soutien & pour la récréation.  
Chacun trouve sens dans la convergence,  
car nos vies sont des I enchevêtrés,  
et serrer c'est s'aider soi-même.  
Tout est imbriqué, un seul alphabet,  
une lettre et un mot ne tiennent pas seuls non liés.  
Et & donc est signe fort, allumé, un briquet,  
qui rappelle notre vrai trésor.  
La coop&ration, la solidarit& est cl&  
pour un cosmos en &l&vation.  
Pour &tre & pour s'unir,  
dans l'&treinte de l'esperluette faisons,  
serrés,  
face aux séparations.

## LE COURAGE EST AU FOND DU COULOIR

Le grand cimetière se trouve à gauche  
au carrefour de quelque chose,  
à la croisée de on ne sait chemins.  
Le désir de vivre ? Le long du couloir.

Pour continuer tout droit, 100 grammes de force,  
une pincée d'envie de faire face.  
Éplucher courage de se regarder dans la glace,  
monter le cap, l'intention,  
puis y aller, coriace,  
en dépit de la vie, de ses disgrâces.  
Agir, réagir, trois fois agir, laisser traces,  
nous qui sommes de simples êtres qui brassent.

La recette de l'audace,  
où les lions rugissent de l'Atlas,  
et les acrobates sont en hauteur.  
Les opportunités sont d'une telle ampleur,  
Chaque instant un sourire de plus dans les pleurs.  
Défier, oser, écrire et crier,  
La mort n'attend pas, le courage guide,  
Que pourrait arriver au pire.

Il n'y a qu'une possibilité : vivre  
pleinement sans aucun bagage.  
Rien à perdre ni à gagner,  
Si ce n'est garnir son empreinte héritage,  
Sur l'assiette de l'existence, dresser son passage.  
Ne pas se laisser abattre, ni rester en cage  
Ni de la lâcheté otage.  
Puis surtout garder caractère,  
Le dernier repas : pain de bon courage,  
Et qu'il en reste des miettes pour les oiseaux,  
Les cieux ont faim de nos bravoures.

## PARTI DE L'INJUSTICE

Discrimination, racism, sexisme, xénophobie, homophobie, islamophobie, antisémitisme, inégalité, précarité, violence, corruption, répression, censure, exploitation, oppression, esclavage, génocide, brutalité, déportation, apartheid, pauvreté, famine, exclusion, marginalisation, iniquité, tyrannie, clivage, barbarie, atrocité, impunité, adversité, insécurité, instabilité, hostilité, sévérité, cruauté, absurdité, insalubrité, illégalité, obscurité, partialité, bestialité, ignominie, perfidie, férocité, calamité, indignité, duplicité

Richesses,  
Or noir,  
Lourds dans la balance.  
Cœurs noirs,  
Quelque chose détonne,  
et le monde s'endort.  
La nouvelle d'ici fait oublier celle de dehors,  
Les deux sombrent au fond du gouffre fort.  
Une justice, file-m'en pour le décor.  
Rebelote déplore le ressort.  
Encore.  
Au bout de l'horizon  
J'observe,  
Un printemps naissant.  
Des gens en qui le changement dans leur fond,  
Humains dignes du nom,  
De la rage ils ariseront.  
Jeunesse qui se bat, jeunesse qui pense  
À toi parole, jeunesse décolle.  
À toi la cause, à toi la conséquence.  
Une cause qu'on cherche à retrouver  
peut se révéler meilleure  
que vieux mot lourdement subit.

## PATIENCE...

Là,  
J'attendrai sans être las.  
Il y a un temps pour chaque chose qui vient à nous,  
Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain,  
J'attendrai comme un veilleur patient le matin.  
Je serai gardien de l'opportun au lieu de la porte,  
Je tirerai de chaque fenêtre une leçon.  
Patience, les saisons passent, le temps s'écoule,  
les feuilles tombent, les feuilles repoussent.  
et les fenêtres fermées réouvrent au vent fort.  
Patience, mon cœur reste calme et sûr,  
chaque aube apporte commencement,  
et chaque crépuscule un apaisement.  
Patience, dans la paix du temps présent,  
je célèbre l'instant  
où se mêlent probabilités,  
et quand viendra le lendemain,  
je dirai que j'aurai maintenu.  
L'attente forge,  
et l'urgence est parjure.  
Dans la patience, les fleurs éclosent  
avec assurance,  
Pourquoi se hâter quand on ne peut mener danse ?  
Le destin s'écrit dans les plis du silence,  
et les plus belles récoltes ont leur saison.  
À quoi bon brûler dans l'effervescence,  
quand chaque souffle est prose ?

## VERS D'AUTRES VERS

Lis,  
lentement.  
Lue,  
la page qui brille.  
Lis,  
culture fleurit.  
Lit  
de plumes,  
Lis  
d'encre,  
Étrange  
être ange,  
Lis donc  
la magie,  
L'âme agit,  
des éclats d'esprit,  
par les vers et ce qu'ils éclairent,  
Lis,  
Médite.  
Lis l'histoire qui anime,  
Ris,  
La feuille te sourit.

## ISLI ET TISLIT

L'amour, n'est-ce pas toi, cher homme,  
dont le corps fut un Dieu,  
Mâchoire ciselée, regard ficelé,  
Prunelles d'un marron chaud, envoûté.  
Regarde, je suis en blanc !  
Entre nous le sel pour nous prêter chance.  
Viens, fuyons ensemble,  
Fuyons les tribus ennemies, d'où nous sommes issus,  
Aït Brahim et Aït Haddidou et j'ignore issue...  
Les nuages sont épars,  
Haine et querelles anciennes nous séparent,  
Parents nous donnent cœurs, les brisent à l'écart.  
Entre nous le sel et le dessin d'un char,  
Le dessein veut que, à son égard,  
nos cœurs ne se plient qu'au départ.  
Fuyons, ne restons pas à part, amour fort,  
fuyons, vers la montagne d'Isslan, pleurer notre sort.  
Nous pleurons, de nos larmes vois les deux lacs,  
Nous pleurons, et regarde, notre douleur répare.  
Nos larmes forment grands abreuvoirs  
à l'ignorant et au faible passant qu'elles désaltèrent.  
Le temps s'arrête et je n'arrête pas de t'attendre.  
Blottie, je n'ai plus rien mien si de toi je ne suis lotie.  
Nous pleurons, je continuerai à pleurer, à vie.  
Dis-moi, où es-tu, amour ? Étais-tu là, un jour ?  
T'ai-je méconnu ? De quel crime sommes-nous punis ?  
Je repasse en tête propos de parents pour déceler dérive,  
Cher homme, je continuerai  
à tes lèvres à verser mots d'or et flots d'eau vive,  
à pleurer à l'oubli, à être oubliée, plaintive.  
Je n'ai intention ni capacité de tenir.  
Et comment, ton odeur flotte encore dans mes narines.  
Ne t'aurai-je jamais, amour,  
maintenant que nous avons fui ?  
Non, bientôt tout s'arrange en vie.  
N'est-ce pas, cher homme,  
que va arriver la chance du sel dont on a envie ?

## QUE D'ESPOIR !

Grandissent les ombres,  
Au-delà du noir.  
Rien n'obscurcira le jour  
De ce monde illusoire  
Et c'est cela l'espoir.

Embrasser son hiver et sa pluie  
Sans retenir ses pleurs.  
Peurs, pertes et calomnies,  
Où chercher paix ? Où trouver heur ?  
Ils y sont aussi à qui sait regarder,  
Rétribution et lumières accomplies.

D'insensés et vains soucis  
Envahissent mon esprit.  
Même les jours gris, la tendresse éveille,  
Au creux du mystère de la vie, l'espoir enseigne.  
Issue favorable va de pair avec difficulté,  
Nul ne se noie à jamais dans le malheur ni la bonté.

Se trouve que la vie est concept de paix,  
Où l'espoir et les rimes ne devraient guère finir.  
Une certitude que  
Rien ne troublera ce qui  
Ici  
Réside.  
Avec chaque problème, vient la solution, jamais seule.



PASSION

quelques rosiers bordent le chemin  
et le soleil païen.  
Le vent meut le champ roux d'osier  
crin marron d'une jument.  
Un calvaire en bois saigne, indifférent.  
Le crucifié  
sur la rive rhénane  
fait monter dans l'âme un parfum de moissons  
pendant que sept sanglants busards  
chassent aux rayons de l'astre mourant  
sous le regard absent du Christ qui souffre et qui se pâme.

## CRÉPUSCULE OCCITAN

Les arbres se balancent affreusement  
dans le crépuscule  
les pêchers roses sont des plaies  
que les rayons lunaires et le vent  
ferment et ouvrent à la fois  
Disperse-toi deuil  
avec la brume matinale  
après la ténèbre occitane

## HELLAS

J'ai capturé sur la mer  
un oiseau rouge au bec doré

*Viens, ris sans réserve*

Les lauriers sont roses sur la chaux  
Avance dans la courette  
parmi les oliviers  
entre les hibiscus  
pour passer dans ma cellule  
aux lambris de cèdres

*Viens, ris sans réserve*

Entre les lambris vernis dort un trésor  
de lapis-lazuli, d'or et de marbre  
Mon canari, pourquoi ne chantes-tu pas ?  
Mon oiseau rare, j'ouvre ta cage  
pourquoi ne chantes-tu pas ?  
Faut-il pousser la porte du jardin ?

## LE PÊCHEUR

Près du bord passe un pêcheur  
il ne connaît pas l'histoire ni la géographie  
mais dérive lentement sur la barque de son père  
caressant les roseaux et l'absinthe  
Il est plus riche que le plus grand des rois  
car son domaine infini s'étend sur les brumes

MÉTROBATES. 5

LA SOLDATE À SON CHAR

Un matin de soleil clame la défaite  
de l'armée damnée, d'un pays dévasté.  
Penchée à son char jaune brun, alouette  
des champs, la soldate siffle un air enjoué.  
Aux trilles du vent, séculaires trompettes,  
répondent les canons. Contre-feu animé,  
rythmes et chants des heures meurtries, grisolent.  
Adresse inique aux corps plaqués contre le sol,  
air doux, la mélodie turlute encore,  
caresse les gisants de sa folle gaieté.

Sifflements éclatés, stridulations des morts,  
silencent la soldate aux tons acidulés,  
couvrent de métrobate, guerrier boucan,  
l'innocent contrepoint, ode aux sangs des vivants.

## LA TOUR HORIZONTALE

Au bivouac à la nuit, des troupes s'arrêtèrent.  
Michel, Paul, courbés contre la pierre en un couac attisèrent.  
Craquelées les flammes, gémirent à l'envi.  
Jeanne, Aline et Marcelle proposèrent quatre pommes à partager.  
Elles dirent à voix basse des plans toute la nuit.  
Tranchées, ailes, crevasses, il faudrait travailler.  
Autour la guerre, badasse, menait ses catastrophes.  
Théorie de l'absence, du mieux qui vient des maux.  
Bref, partout le sang giclait.  
Une place autour du feu restait vide. La soldate la prit.  
Nul ne connut son nom pas plus que son visage  
qu'elle gardait planqué au noir, sous sa visière.  
Jeanne l'eût bien tenté, de parler, mais elle l'a tu d'un geste.  
Lasse, droite, assise au milieu des autres,  
des échanges drôles et démembrés,  
elle écoutait autour.  
Tant que le ciel sifflait on savait qu'on vivait.  
On entendait les pluies de feux, le zézaiement des drones,  
furieux climax saturé.  
Do do do do, mi sol mi do chantait Gilles à Jacques  
qui recopiait la sonorité du divin métrobate.  
Sans se soucier plus d'eux,  
elle sortit de sa poche mince de pantalon  
une cigarette,  
tira des bouffées concentrées sur la tige,  
fit des ronds de fumée.  
Soudain le bout rougi, lumineux fanion, alluma son profil.  
Grues de chantier, ses lèvres d'acier tendirent un fil,  
funambule grise de cendre et de fumée La Tour Horizontale.

## LA MÈCHE DE CHEVEUX

« Le printemps, de feu Animera la vie »  
Les mots d'aciers uppercotent le rêve.  
Subconscient chaos, la soldate ronfle.  
Dans un nuage de poussière électrique,  
une mèche à son cou tatouée s'évade,  
boute argentée, derrière un char  
elle est traînée,  
glisse dans la neige chaude et parfumée,  
tache de lait dans le thé.  
Un rire, mère pose un tendre baiser sur son cou tatoué.  
« Le printemps de feu agitera la pluie. »  
Le beau jeune homme en colère songe l'éveil,  
regarde le corps.  
Jeune fille couchée, elle dort loin des autres,  
sur son treillis gris une boucle de cheveux  
rouge feu, seule, brille.  
La lune est ronde.  
Hulotte surveille la scène étonnée,  
idée chouette: « Ces deux-là vont-ils s'aimer? »

L'araignée des eaux glisse sur l'étang,  
exécute un ballet symétrique,  
Métrobates hesperius, animal aquatique.

## LE SAC EN PLASTIQUE

Dix heures, le matin, la soldate marche sur la route.  
Des hommes, hommes-marteaux, la guettent.  
L'attaquent, l'usent, l'abusent,  
hihanent, s'amuse à la prendre  
Moi-derrière et Toi-devant rigolent, se donnent du courage.  
Bestiales injures à l'humanité !  
Des pies, témoins, claquent du bec en saccades,  
mitraillent de six à huit notes, kia et chak à différents tempi.  
Ça affole ces couacs ! Les gars couards s'enfuient.

Ils ont jeté son corps, jetée dans la boue, elle respire encore.  
N'ont-ils pas entendu son râle léger ?  
À côté d'un sac en plastique, vieux modèle de supermarché,  
ils l'ont laissée dans un talus.

Elle murmure : « je suis là, Soldate, je ne mourrai pas comme ça. »  
« Ils ont jeté mon corps, pas ma bouche. »

Elle crie.  
Un chien passe, entend le cri, hume le sang, lèche les plaies.  
Le corps, la bouche et le chien,  
fuient les ciels furieux, Turner flamboyant,  
sautent les rivières du temps.  
Métrobates métaphoriques !



Arrêt, une porte s'ouvre, une main s'avance,  
Tire le corps à l'intérieur, donne à boire au chien,  
Panse, répare, rapproche les tissus,  
La blessure, la boursoufflure.  
Un sein manque,  
On plante à sa place dans la chair, une graine.  
Des larmes coulent.  
Le chien rassasié se couche contre elle, chaude,  
La frôle, lèche la bouche,  
La commissure, la lèvre, l'ombre blonde.

Elle est là  
Soldate,  
Elle vit.

Deux autres femmes, en paix,  
Insensibles à la main qui les sert, discutent.

– De quoi ?

– Ça coûte la guerre!

Il n'y aura bientôt plus rien dans les sacs au supermarché.

## L'ÉPÉE DE BLÉ

La soldate debout, l'épée de blé reçut.  
Un chien à ses côtés, une pie, une chouette,  
sa cigarette au bec, cheveux rouges rangés,  
casque doré, bottes blanches. Immaculée.

Voici le jeune homme en colère, sorti de son rêve sans fin.  
Fission... Activation... Explosion !  
Leurs cœurs libérèrent un bataillon de papillons,  
rondes figures concentriques.

Au centre, les sphinx-colibris  
fixèrent l'énième battement.  
Drones de paix, vols arc-en-ciel,  
gâteau zébré de mille couleurs,  
parfum de soie suspendu !

D'un claquement d'antennes,  
l'armée coléoptère changea de sens.  
Élargit des cercles au fil de l'air.

À l'épée de blé, pour la paix, les foules s'arrimèrent.

Antienne d'ancienne guerre, carillon des champs du ciel,  
la Chanson de Jeanne, soldate pucelle,  
l'historique Métrobate, retentit.  
« Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme ».

Ici la cloche sonne, un dernier adieu.  
Vole l'Alouette des champs.

LES ÉCARTS

Mon mas est aux Écarts  
il est loin du cœur de village  
ce n'est ni un hameau ni un lieu-dit  
ce sont les Écarts  
des verriers y ont vécu  
ses murs gardent la mémoire  
des Russes blancs  
des tirailleurs sénégalais dépayés  
des réfugiées espagnoles dures à la tâche  
écrin de vie, de rêves et d'espairs  
il est aux Écarts mais au cœur de tout

## AXOS

Les façades blanches donnent le change  
aux touristes qui traversent Axos  
car derrière les volets clos et les portails rouillés  
les pièces sont désertes, les meubles s'empoussièrent  
et les chats meurent d'ennui  
c'est la vieille Elena qui arrose et aère  
pour les Yannis, les Kostas exilés  
qui à Manchester, qui à Athènes  
elle arrose et aère sans repos sans arrêt  
la seule étincelle de vie à Axos  
ce sont les feux de l'autocar qui l'allument  
quand dans un virage ils éblouissent  
la chapelle miniature érigée à la mémoire  
de ceux qui sont partis.

## HELLAS

Allongés les pattes croisées sur le seuil des monastères  
se faisant une toilette sous la table d'une taverne  
dormant à griffes fermées à l'ombre d'un vieux chêne  
ici ils sont partout  
les chats aiment-ils la Grèce ?  
La Grèce aime-t-elle les chats ?  
Les Grecs portent-ils une belle moustache pour imiter les chats ?  
Les chats ont-ils une moustache pour ressembler aux Grecs ?

## MA BELLE VIGNE

Vigne blanche dans les bouillons de lumière en été  
racines qui mendient un filet d'eau  
vigne noire brûlée par le soleil ardent  
t'en souviens-tu ?  
Car il ne reste que terre désolée  
là sur les coteaux où la vigne prospérait  
l'ami vigneron a trépassé  
il ne viendra plus caresser de ses mains calleuses  
le cep rugueux comme une croix occitane  
ni tailler le pied de vigne à la fin de l'hiver ;  
lui faire sa coupe de printemps  
un tracteur est venu remuer la terre  
un arrache-cep est passé dans les rangs  
et a prononcé la sentence  
a laissé des cratères béants  
et au centre un ossuaire  
où gisent empilés les sarments :  
est venu le temps du repreneur,  
commence par clôturer ma vigne, la transforme  
en un camp retranché, une forteresse  
qu'il appelle domaine  
à chaque pied planté, il assigne un tuteur  
poteaux alignés à l'infini comme dans un cimetière militaire  
les rameaux au garde à vous  
les cris joyeux des vendangeuses,  
remplacés par le grondement d'une machine dotée de mille bras  
et l'ancien vin tannique au parfum boisé cèdre  
devenu creux, au goût sucré et acide comme  
le baiser d'une effeuilleuse  
misère, ma belle vigne perdue à jamais

## MON VÉLO

C'est mon plus ancien compagnon, mon camarade,  
je l'ai eu avant les enfants, avant ma femme,  
avant mes études, mon métier  
je lui ressemble, il est comme moi en mieux  
je l'ai partagé avec ma première tendre amie  
j'ai dormi lové contre lui sur les routes de campagne  
ensemble nous avons fait les 400 coups  
franchi une haie de gendarmes masqués  
pendant le premier confinement  
pris une vélo stoppeuse  
qui a fait voler en éclats notre été  
aujourd'hui toujours hardis, nous gravissons  
les cols ensemble  
mains sur le guidon  
pieds sur la pédale  
nous nous inclinons quand des  
cyclopédistes casqués et gantés  
visages crispés par l'effort  
prennent l'échappée sur leur vélo électrique :  
nous faisons comme si nous n'étions pas au courant

## LES PAVÉS

Dans les ruelles de la médina  
parmi les senteurs d'épices  
la foule se faufile  
des milliers de souliers chaque jour  
qui battent ces pavés  
luisants, brillants et lisses  
si lisses qu'on a peur de glisser  
dans la médina de Tunis



# Table des matières

Préface d'Alain Borer

- Olivier Bensa p. 9
- Brigitte Cottaz p. 17
- Rébecca Hazan-Nahmani p. 25
- Pauline Korman p. 35
- Lalla Ghita Laissaoui p. 41
- Marc de La Rivière p. 49
- Béatrice Thiriet p. 53
- Axel Wiegandt p. 59





